

FEUILLE OFFICIELLE

DES

ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON

Paraissant le Jeudi de chaque semaine.

PRIX DES ANNONCES:

payable d'avance.

UNE A SIX LIGNES. 3 fr.

CHAQUE LIGNE AU-DESSUS. 0 fr. 40 cent.

Les rééditions d'avis judiciaires, sans modifications, seront payées à raison de moitié du prix ci-dessus pour chaque ligne au-dessus de six.

Les annonces doivent être remises, au plus tard, le mardi soir à deux heures.

CALENDRIER

Jeudi 9. s. André Cors.

V. 10. S. Scholastiq.	L. 13. S ^e Eulalie.
S. 11. S ^e Séverin.	M. 14. S. Valentin.
D. 12. SEXAGÉSIME.	M. 15. S. Faustin.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

payable d'avance.

UN AN. 15 fr.

SIX MOIS. 8

TROIS MOIS. 4

UN NUMERO. 0 fr. 50 cent.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser au Chef de l'Imprimerie du Gouvernement.

PARTIE OFFICIELLE

L'Ordonnateur des îles St-Pierre et Miquelon:

Vu l'arrêté du Commandant de la colonie du 20 septembre 1867, fixant un nouvel alignement pour les rues de la ville;

Vu les avis du Conseil d'Etat des 1^{er} avril 1841 et 13 juin 1850, décidant que l'indemnité revenant aux propriétaires qui subissent une perte de terrain par suite d'un arrêté d'alignement, doit, en cas de dissensément, être fixée par le jury spécial, chargé de régler les indemnités dues au cas d'expropriation.Attendu que M. Adrien Demalvillain, M^e Gratien, M^e V^e Sauveur et M. André Paturel père, ont refusé les offres amiables que l'Administration leur a faites pour les indemniser de la valeur des terrains retranchés de leurs propriétés en vertu de l'arrêté d'alignement sus visé; qu'il parait convenir dès lors de leur faire des offres dans les conditions de publicité et d'authenticité prescrites par le décret du 6 juin 1863 sur l'expropriation aux îles Saint-Pierre et Miquelon;

Vu les articles 15, 23 et 57 du décret précité;

Vu le procès verbal de la Commission chargée de déterminer les indemnités à accorder par suite du nouvel alignement des rues de la ville aux divers propriétaires victimes de l'incendie de 1867, soumis à cette mesure.

DÉCIDE :

Il est fait offre

1^o A M. Adrien Demalvillain, négociant, demeurant à Saint-Malo, des sommes suivantes: terrain pris pour l'alignement rue Lamentin, 20 francs le mètre carré; rue Granchain, 15 francs le mètre carré.2^o A M^e veuve Gratien, propriétaire, demeurant à Saint-Pierre, en son nom personnel et comme tutrice de sa fille mineure, des sommes suivantes: terrain pris pour l'alignement rue Bisson, 30 francs le mètre carré, rue Saint-Louis 15 francs le mètre carré, rue Joinville 25 francs le mètre carré.3^o A M^e veuve Sauveur, propriétaire, demeurant à Saint-Servan, des sommes suivantes: terrain pris pour l'alignement rue de Sèze, 20 francs le mètre carré, et rue Saint-Olivier 20 francs le mètre carré.4^o A M. André Paturel, père, négociant, demeurant à Saint-Pierre, des sommes suivantes: terrain pris pour l'alignement rue Granchain, 20 francs le mètre carré.Ces offres seront immédiatement notifiées par huissier aux parties ci-dessus désignées, elles seront également affichées et publiées tant dans la *feuille officielle* qu'à son de tambour, le tout dans les formes prescrites par le décret précité.

Saint-Pierre, le 9 février 1871.

D'HEUREUX.

Approuvé:

Le Commandant des îles St-Pierre et Miquelon,

V. CREN.

INSCRIPTION MARITIME.

TRIBUNAL MARITIME COMMERCIAL.

Par jugement du Tribunal maritime commercial réuni à Saint-Pierre le 4 février 1871, le nommé Le Danec (Jean Marie), matelot, inscrit au quartier de Brest, embarqué sur le brick le *Cygne*, a été condamné à six mois d'emprisonnement pour délit d'outrages et menaces envers le capitaine et les officiers du bord.

PARTIE NON OFFICIELLE

LE GÉNÉRAL LACHARRIÈRE.

La mort du général Lacharrière, qui vient de succomber à Paris, ne doit point passer inaperçue. Ce n'est pas seulement un soldat intrépide qui vient de se faire tuer à la tête de sa brigade, sous le feu des mitrailleuses prussiennes. C'est un caractère qui disparaît. Certaines vertus ont été trop rares, depuis vingt ans, pour que nous ne rendions pas un hommage public à ceux qui, toute leur vie, en ont donné l'exemple.

Issu d'une des plus anciennes et des plus honorables familles de l'Ardèche, M. de Lacharrière commença sa vie au beau temps de l'armée d'Afrique. Il servit six ans dans le fameux 2^e léger qu'illustrent des souvenirs de la prise de Constantine, de Mascara, de Milianah, du col de Ténia, des Portes-de-Fer. Parmi ses chefs d'alors, le jeune officier distinguait surtout le général Changarnier, auquel il s'attacha avec un dévouement qu'aucune circonstance n'a refroidi. Ces deux caractères également fermes et droits, pénétrés au plus haut degré du sentiment de l'honneur et des devoirs du soldat, avaient des affinités naturelles qui les rapprochaient.

A l'âge de cinquante ans, en 1856, M. de Lacharrière était général de brigade. C'est en cette qualité qu'il prit part à la campagne d'Italie, dans le corps du maréchal Niel, sous les ordres directs du général Vinoy. A *Ponte di Magenta*, sa brigade accourue des premières au secours de la garde, résista plusieurs heures aux attaques des autrichiens, très-supérieure en nombre. A *Solférino*, la division Vinoy supporta, près de la *Casa Nuova*, le poids le plus lourd de la bataille, et la brigade Lacharrière perdit le tiers de son effectif.

Il semblait que le grade de général de division dût être la récompense naturelle et immédiate de si beaux états de service. Mais M. de Lacharrière ne s'occupa point de lui-même, il ne songea qu'à faire rendre justice aux officiers de sa brigade, qu'il ne trouvait point assez récompensés de leur courage. L'insistance avec laquelle il fit valoir leur droit, blessa-t-elle le maréchal Niel? La franchise et

la vivacité de son langage déplurent-elles dans une cour habituée à la flatterie? Lui sutton mauvais gré de parler très-haut, en toute occasion, de son estime pour le général Changarnier, d'être plus assidu auprès de son ancien chef qu'aux Tuilleries? Toujours est-il qu'il parut complètement oublié, et que, seul des généraux de brigade de sa promotion, après douze ans de grade, il ne fut point promu général de division. Peut-être aussi ne lui pardonnait-on pas d'avoir épousé la fille du président Paillard, un des hommes qui, dans les plus mauvais jours de l'empire, sont restés fidèle à la liberté.

Placé dans le cadre de réserve de 1868, M. de Lacharrière en sortit à la nouvelle de la déclaration de guerre, et reçut le commandement de la subdivision de Nancy. Ce fut lui qui instruisit, équipa et arma la garde mobile de la Meurthe, dont on connaît la belle défense derrière les remparts de Toul et de Phalsbourg. Appelé depuis à l'armée de Paris, il se dévoua de toute son âme au service de la défense. Quelles que fussent nos épreuves, il ne désespéra jamais de notre salut, à condition que chacun fit son devoir, plus que son devoir.

Quant à lui le lendemain de la capitulation de Séダン, sa résolution fut prise et son sacrifice accompli d'avance. Il ne transigeait pas sur la question d'honneur militaire. Il lui sembla qu'après un tel désastre, l'armée avait besoin d'une réparation, qu'elle devait se relever aux yeux de la France à force d'abnégation et d'héroïsme. Il considéra comme un devoir absolu pour tout soldat d'offrir sa vie à la nation afin de faire oublier un jour de défaillance. Est-il donc si difficile de mourir? disait-il autour de lui. Il m'aurait paru, à moi, bien plus difficile de capituler.

Il n'était pas, en effet, de ceux qui capitulent. Où le vit, à Châtillon, le 19 septembre, calme et impassible au milieu des éclats d'obus. Il attendait la mort à son poste de combat, sans faire un pas pour l'éviter. Le 30 novembre, il alla au-devant d'elle: chargé d'enlever le Mont-Mesly, il s'élança à cheval à la tête de sa brigade et arriva jusqu'à vingt-cinq pas des mitrailleuses prussiennes. Il tenait son képi aubout de son sabre, en invitant ses soldats à le suivre, lorsqu'une première balle lui brisa la main droite. Quelques instants après, une seconde balle lui fracassa la cuisse gauche. Il mourut trois jours après, consolé de mourir par la pensée que la victoire nous revenait, qu'on ne nous avait pas fait de prisonniers, et que nos jeunes troupes avaient affronté la mort d'un cœur intrépide. « Si nous avons une armée qui sait mourir, disait-il, la France est sauvée. » Ce fut le dernier mot que j'entendis sortir de ses lèvres.

(Moniteur universel.)

ARRIVÉE D'UN COURRIER A PARIS
A TRAVERS LES LIGNES PRUSSIENNES.

Le National a donné sous le titre : *Très-importantes nouvelles*, le dramatique et curieux récit qu'on va lire :

Hier soir, vers les sept heures, nos sentinelles avancées du bord de la Seine, à Rueil, furent singulièrement surprises de voir sortir du fleuve un corps humain. Nos soldats s'avancèrent pour reconnaître le corps, qui les reçut en criant : Vive la France !

Aussitôt on aida le voyageur — car c'était un voyageur — à se remettre, sur pied, ce qui gênait un peu, car il n'avait pour tout vêtement qu'une casquette et une grosse paire de souliers.

On alla donc jusqu'à Nanterre chercher une vareuse et un pantalon de franc-tireur, et ainsi à peu près couvert, on le conduisit dans ce dernier village devant le commandant des francs-tireurs de Paris, M. Chabaud-Mollard.

Le voyageur n'eut pas de peine à faire constater son identité, et voici comment il s'y prit :

Il retira son soulier du pied droit et demanda une paire de ciseaux.

Puis il se mit à décondre la doublure de la chaussure et en sortit un tout petit paquet bien mince, bien mince.

Ensuite ce fut le tour de sa casquette, qui subit la même opération, et produisit un petit paquet pareil au précédent.

Il plaça les deux sur la table du commandant, en disant :

— Voici mes papiers !
Tous ceux qui furent témoins de cette scène restèrent aterrés du sang-froid, du calme de l'étrange.

M. Chabaud-Mollard ouvrit les deux paquets, et trouva dans chacun une douzaine de petits carrés de papier pelure, imprimés en caractère microscopiques. Le papier qui servait d'enveloppe à un des paquets était une lettre de M. Steenackers au gouvernement de Paris et ainsi conçue :

« Mon général,
Je vous recommande tout spécialement le courrier Henry Richard, porteur de ma collection de dépêches depuis le 18 octobre.

» Après lui avoir donné vos instructions, je vous prie de me le renvoyer immédiatement en ballon.

» Signé : STEENACKERS. »

Ce dernier papier était évidemment le meilleur parchemin que pouvait posséder l'étranger ; et lui donna aussitôt aux yeux de tous une immense importance.

Disons en passant que ce courrier est le véritable type de l'enfant de Paris. L'œil très-vif, très-malin, la moustache noire et la casquette bien campée sur l'oreille, dénotent que Richard est un de ces nombreux enfants du boulevard qui, comme on dit vulgairement, n'ont pas froid aux yeux.

Après un instant de repos, on amena le personnage devant le général Noël, commandant le Mont-Valérien, qui, au bout d'un quart d'heure d'entretien, envoya une dépêche au général Trochu pour l'informer de l'arrivée du messager, il était alors neuf heures du soir.

Le gouverneur répondit de lui expédier immédiatement Richard, et cela sans perdre un instant.

Quatre francs-tireurs, dont un officier, l'escortèrent ; mais la route de Nanterre à la porte Maillot est longue et surtout la nuit, quand à tous les pas on est obligé d'avancer au ralliement.

Enfin, à deux heures du matin, on se présente au palais du gouverneur qui, ayant perdu patience, s'était couché et avait donné l'ordre de garder le courrier jusqu'au lendemain. Ce n'est donc qu'à huit heures, ce matin, que ce brave garçon a été reçu par le général Trochu, a pu lui remettre ses dépêches, et lui a dit tout ce qu'il a vu, entendu en province, jusqu'à sa rentrée dans les lignes.

Il a quitté Tours le 9 novembre, porteur de dépêches depuis le 18 octobre jusqu'au jour de son départ. D'après son dire, il a fait de nombreuses tentatives pour s'approcher de Paris et n'a pu arriver à ses fins qu'hier, ayant toujours rencontré jusque là des obstacles. Il a d'abord été de Tours jusqu'à Versailles en chemin de fer, en passant par le Mans et Alençon. De Vernon, il a dû rétrograder à Reuilly et faire la route à pied, rencontrant fréquemment de forts détachements ennemis.

Après avoir vu Rouen, Versailles, Saint-Germain, Châlons, Montessou, Carrière Saint-Denis, Richard a pu enfin trouver le moyen de passer à travers les lignes prussiennes, et cela en se jetant à l'eau par un froid intense et en abordant à quelque pas des lignes françaises après avoir nage pendant près d'une heure.

(*Moniteur Universel*).

PRUDENCE

DE LA MARINE PRUSSIENNE

On nous écrit de Fayal (Açores) à la date du 17 novembre :

La frégate prussienne *l'Arcona*, rencontrée dans nos eaux par la corvette cuirassée le *Montcalm*, en septembre dernier, ne fut, on le sait, son salut qu'au respect strict de la neutralité des eaux portugaises par le commandant du bâtiment français. Une prudence devenue historique dans le pays retient depuis lors, sur la rade d'Horta, cette frégate qui n'a pas jugé que ses vingt-huit canons et le blindage en chaînes dont elle a recouvert sa coque fussent suffisants pour l'autoriser à accepter le combat que vient, ces jours derniers, de lui offrir une frégate en bois armée de vingt bouches à feu.

Le 13 novembre, la *Bellone*, montée par le contre-amiral Bourgeois, entra à Horta par la passe de l'Est, et, arborant la grande enseigne, défilait à la portée de pistolet de l'*Arcona*, en assurant ses couleurs par un coup de canon à poudre dont la signification n'était douteuse pour personne ; puis, sortant par la passe de l'Ouest, elle alla attendre, sous voile, en dehors des eaux territoriales, le résultat de son défi : l'ennemi se tint coi.

Le lendemain, même manœuvre de la *Bellone* et même abstention de l'*Arcona*, au grand désappointement de la population qui, la veille, avaient entendu les officiers prussiens affirmer qu'un combat entre les deux frégates était inévitable pour cette journée.

Convaincu que l'ennemi, malgré sa supériorité de puissance et de résistance, était résolu à ne pas bouger, le contre-amiral Bourgeois venait, le 16, prendre le mouillage à côté de l'*Arcona*, et échangeait les saluts et visites d'usage avec les autorités portugaises.

L'attitude loyale et résolue tenue à trois mois d'intervalle par le *Montcalm* et par la *Bellone*, et la pusillanimité persistante de l'*Arcona*, ont produit une vive impression sur notre population, et l'opinion générale est ici que les Prussiens ne se battent que quand ils se sentent d'une supériorité écrasante sur leur ennemi.

(*Moniteur Universel*).

PROPOS

D'UN

FRANC-TIREUR.

Épisode du siège de Paris. (1)

(SUITE.)

Vous parliez tout à l'heure des soldats de Châtillon... Qu'était-il donc arrivé à ces soldats ? Eh ! mon Dieu, ils avaient perdu leur chimère : elle avait disparu sous les ruines

(1) Voir le N° 5, de la *Feuille officielle*.

de l'empire, dans la poussière d'un immense désastre, ... Ils avaient été trompés ; ils étaient partis pour la gloire, et on les avait menés à Sélestat ; ils avaient cru le triomphe assuré, et ils ne pouvaient comprendre qu'ils eussent été vaincus, ... sauf par la trahison. Ils ne se demandaient pas si leur indiscipline et leur imprévoyance n'avaient pas été complices de ces défaites ; ils s'en prenaient à tout autour de eux, à l'empereur d'abord, et aussi à la fortune, qui leur manquait de parole, ... Ils ne croyaient plus à la gloire... Que leur restait-il ? Le devoir et la patrie. Oui, certes, mais on avait un peu oublié de leur parler du devoir et de la patrie ; cela semblait sans doute trop élémentaire et, disons-le, un peu réactionnaire. La mode était d'énumérer ampérément les droits de chacun ; droits des citoyens et des peuples, droits des gens, des soldats aussi, au premier rang desquels ils avaient inscrit tout naturellement le droit de discuter leurs chefs et le droit divin à la victoire...

On les avait également entretenus des immenses utopies d'une paix universelle, de jene sais quelle solidarité des peuples, rêveries creuses qui ne ressemblaient en rien à cette saine et virile fraternité humaine dont la France, à la première, arboré le drapeau ; cela tenait de la société secrète et ressemblait à une conjuration. On était de bonne foi peut-être ; mais, en amoncelant ainsi les nuages sur les frontières des peuples, on avait battu en brèche sans y songer, les remparts de la Patrie. Plus d'un soldat hésitait, doutait, et demandait où était l'ennemi...

Ce ne pouvait être là que le vertige d'un jour...

Il y a dans notre race un fonds exquis de bon sens et d'honneur qui survit à tout, et qui relèvera la France ; toutes les rêveries humanitaires, tous les sophismes de la Germanie n'y feront rien, pas plus que les canons de Krupp du roi Guillaume. Nous pouvons être écrasés par la force, par le nombre, par l'habileté infernale des armées allemandes, nous ne serons jamais définitivement vaincus. Notre victoire tardera peut-être, peut-être ne la verrai-je pas luire. Eh bien ! nous serons patients.

Ainsi soit-il, s'écria Burskine en se levant.

Il se faisait tard. En état de siège, on se couche de bonne heure, et nous songions à rentrer au logis ; mais ce soir-là toutes les écluses du ciel semblaient ouvertes, et devant le café, des torrents d'eau clapotante et noire roulait sur l'asphalte du boulevard.

Il n'est pas dix heures, dit Burskine. Si vous m'en croyez, laissez passer ce déluge. Il sera temps, quand on fermera le café, de nous mettre à la nage.

Nous allumâmes de nouveaux cigares, et chacun reprit sa place.

Nous étions absolument seuls au café du Helder, et les rares becs de gaz allumés de loin en loin sur le boulevard ne faisaient que rendre plus impénétrables les ténèbres, devenues en quelque sorte compactes par les flots épais qui tombaient du ciel.

Je ne puis entendre tomber cette pluie lourde et froide, dit tout-à-coup le capitaine, sans songer à mes pauvres camarades qui sont dans la terre... un pan de leur capote



sur le visage, une mince couche de terre par-dessus, voilà le dernier campement de ceux qui sont restés au champ de bataille... Nous autres du moins, nous avons des cercueils qui nous protègent un peu contre les outrages de la pluie et de la terre délayée en boue noire... Ah ! j'ai trop aimé la guerre, comme le grand roi. Et si je dis cela, ce n'est pas parce que nous sommes vaincus, c'est à cause des camarades... Quand on est jeune, on trouve tout simple de mourir, on ne plaint ni soi-même ni les autres ; mais je suis vieux maintenant, et je ne me console pas de voir faucher la jeunesse.

En disant ces mots, la voix du capitaine s'était altérée ; je crus même apercevoir sous des paupières baissées quelque chose qui ressemblait à une larme.

— Avez-vous perdu beaucoup des vôtres, capitaine ?

— Beaucoup trop, hélas !... Un surtout auquel je m'étais attaché : je ne sais pourquoi. Tenez, je veux vous raconter son histoire ; c'est court et triste. Ce sera d'ailleurs une suite naturelle à notre conversation de ce soir.

Je vous ai dit, continua le capitaine, qu'il s'agit d'un de mes francs-tireurs. Ce fut mon lieutenant qui me le présenta un soir au bivouac ; il m'avait annoncé un volontaire, et je ne m'attendais pas à voir un enfant, un grand garçon, mince, fluet, d'une physionomie distinguée, avec des yeux très-doux et un sourire de jeune fille ; il avait les cheveux blonds, soyeux et touffus, qui bouclaient sur son front blanc comme celui d'une madone.... C'est une faiblesse, mais je ne puis souffrir les cheveux frisés pour un soldat ; cela tient peut-être à ce que je suis chauve, et que j'ai pris l'habitude de contempler dans ma glace l'idéal du vrai militaire. Le fait est que les boucles blondes du jeune homme et aussi son air de grande jeunesse me déplaissaient.

— Prenez-vous ma compagnie pour un pensionnat de demoiselles ? dis-je au lieutenant. Ou diable avez-vous péchié cette espèce de fillette ?

Le jeune homme avait rougi ; pourtant il faisait bonne contenance.

— Votre nom ? lui dis-je.

— Germer.

— Votre âge ?

— J'aurai vingt ans dans six semaines.

— En êtes-vous bien sûr ?

Il me regarda et sourit.

— Si je ne suis pas mort d'ici là.

— Serez-vous brave ?

— Je n'en sais rien, capitaine ; pourtant j'ai l'idée que je ferai honneur à votre compagnie.

Cela fut dit avec calme et simplicité. Ses yeux, malgré leur douceur, regardaient droit devant eux, bien en face, et dans la coupe du visage, dans l'ensemble des traits, il y avait quelque chose qui annonçait la volonté.

Nous n'étions pas ensemble depuis dix minutes que toutes mes préventions avaient disparu. J'appris qu'il était orphelin ; sa mère était morte jeune ; il l'avait à peine connue ; son père, ancien militaire en retraite, avait été nommé lieutenant des classes à Fontainebleau, où il s'était tué, il y a quelques années, d'une chute de cheval. Germer avait été, depuis lors, recueilli, avec ses deux jeunes

sœurs, chez un oncle chargé de la tutelle. Il me présenta une lettre de ce dernier, l'autorisant à s'engager dans ma compagnie pour la durée de la guerre. J'oubiais de vous dire que mon lieutenant avait un peu connu ses parents.

Nous causâmes bientôt amicalement. Ce qui me plaisait, c'est qu'il parlait beaucoup de sa famille, de ses sœurs surtout ; il y avait une éroite et touchante communauté d'âme entre ces trois jeunes êtres. Il arrivait souvent à Germer de dire, tout comme les souverains par la grâce de Dieu : « *Nous* avons décidé, *nous* pensons, *nous* voulons. » C'est en causant avec ses sœurs des malheurs de la France qu'il avait résolu de s'engager ; mais, bon Dieu, que d'illusions ! Quelle singulière idée ils se faisait à eux trois de la guerre ! Les pauvres enfants en étaient restés, je le crois en vérité, aux hauts faits de Jeanne d'Arc ou du prince Noir ; ils s'imaginaient ingénument que l'héroïsme de Germer allait bientôt immortaliser son nom en délivrant la France. Ils s'étaient monté la tête à la lecture de notre histoire, et ne se doutaient guère de ce que pouvait être une bataille en l'an de grâce et de civilisation 1870. Comment s'en étonner lorsque la plupart de nos généraux ont témoigné de la même ingénuité.

Je n'essayai pas de le désabuser ; un quart d'heure sur le champ de bataille instruit mieux qu'un long sermon. Or, je savais qu'on s'attendait à un engagement pour le lendemain, et que le général D... comptait sur nous pour appuyer ses tirailleurs. J'en avertis Germer, qui ne manqua point de voir dans cette occasion si promptement fournie de se distinguer une faveur spéciale de la fortune ; j'eus même beaucoup de peine à le décider à prendre quelques heures de repos. La couche que j'avais à lui offrir n'était pas, il est vrai, des plus moelleuses : c'était un grand carré de pommes de terre fraîchement remué dans un jardin de Vanves ; cela ne ressemblait guère au petit lit bien chaud où ses sœurs venaient chaque soir lui souhaiter une bonne nuit. Cependant, le ciel était d'un beau bleu, pur et sombre, tout étincelant d'étoiles ; un vent léger frissonnait dans les arbres avec un murmure qui berçait le sommeil, et bientôt, sauf le soldat de garde, tout dormit dans le campement.

Le lendemain, c'était le 19 septembre, dès l'aube, mes hommes étaient sur pied, la toilette n'est pas longue en campagne, et le déjeuner prend peu de temps. Nous nous mîmes en route, le fusil sur l'épaule, la cartouchière bien garnie. Nous avions fort bon air avec nos feutres à plumes noires, nos larges ceintures bleues et nos hautes guêtres. Nous marchions d'un bon pas, en grand ordre et en grand silence, à travers des terres cultivées, où de larges choux étalaient leurs feuilles bleuâtres toutes chargées de rosée ; une brume dense et froide couvrait encore les coteaux, sous ces voiles humides, on devinait le soleil qui allait bienôt chasser les vapeurs et éclairer une journée splendide.

Je n'ai pas à vous raconter le malheureux combat de Châtillon, dont les péripéties sont présentes à tous les souvenirs ; vous vous rappelez comment le plan habilement combiné du général D... échoua malgré l'héroïque effort de l'artillerie, malgré la solidité des trou-

pes et des gardes mobiles de la Bretagne, par la faute de quelques soldats qui se débandèrent dès le commencement de la journée. On nous avait disséminés, mes francs-tireurs et moi, sur les pentes du coteau qui regardent vers Issy. Nous devions de là surveiller les mouvements de l'ennemi, avec ordre, s'il se montrait en force, de nous replier sur l'aile droite de nos troupes. Par malheur, une partie de cette aile ayant fléchi dès le matin, nos lignes de tirailleurs se trouvèrent très-exposées. L'ennemi cherchait à nous tourner, il fallut se replier vivement en se protégeant du mieux que l'on put.

Tous ces mouvements ne s'accomplirent pas sans quelque désordre. Mes hommes, recrutés presque tous en province, bons chasseurs pour la plupart, mais soldats novices, ne connaissaient guère mieux la manœuvre que le pays ; plusieurs se trouvèrent dispersés pendant la retraite, et ne parvinrent qu'assez tard dans la journée à rallier la compagnie.

J'avais depuis le matin perdu de vue Germer, et je commençais à m'inquiéter à son sujet, quand enfin je le vis paraître.

Il arrivait hors d'haleine, le visage couvert de sang.

— Etes-vous blessé ? s'écria-t-on de tous côtés.

— Rien, une égratignure au front, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Le son de sa voix me frappa, il me sembla que depuis le matin elle avait changé de timbre. Il jeta un casque prussien à mes pieds. — J'ai tué celui qui le portait, nous dit-il. C'était, je crois, un officier bavarois.

Nous l'entourâmes. — Bravo ! m'écriai-je en lui frappant sur l'épaule, c'est le plus jeune d'entre nous qui rapporte le premier trophée !

— Oui, reprit-il avec une sorte d'amertume, j'ai conquis un casque, et nous avons perdu Châtillon !

Il nous raconta qu'il s'était, au moment de la retraite, trouvé face à face avec cet officier bavarois, qu'une lutte s'était engagée, et qu'il l'avait tué d'un coup de baïonnette. Il nous donna ces détails brièvement, simplement, avec une hâte évidente d'en finir.

Il était tard, nous nous acheminâmes vers notre campement de la veille, dans le petit jardin de Vanves.

Nous étions assez abattus, l'insuccès de la journée nous pesait sur le cœur. Pendant cette soirée, il ne fut question que de la débandade qui avait tout compromis. L'indignation de mes hommes était extrême, et, je l'avoue, je n'étais point ce soir-là disposé à l'indulgence. On soupa sans gaieté ; Germer, harassé de fatigue, essaya vainement de prendre quelque nourriture : il était d'une pâleur qui rendait plus saisissante la cicatrice sanglante qu'il portait au front.

Il nous quitta de bonne heure, et alla s'endormir dans un coin où il s'endormit. Cependant à plusieurs reprises, pendant la nuit, je crus entendre comme des soupirs étouffés ou un bruit de sanglots. Était-ce Germer qui pleurait ainsi ? Je fus sur le point de l'interroger, mais peut-être rêvait-il, et d'ailleurs sa tristesse pouvait se comprendre ; il avait vu de près un champ de bataille, des blessés, des morts ; lui-même il avait tué un homme, et tout cela peut aboutir à quelque chose qui res-

semblait à une défaite ! Qu'y avait-il d'étonnant à ce que la ruine de ses brillantes illusions sur la gloire lui eût laissé quelque abattement au fond de l'âme, quelque regret peut-être de s'être engagé parmi nous à la légère ? Je ne pouvais en vérité ni m'en étonner, ni lui en vouloir.

Pendant les jours qui suivirent, nous demeurâmes tous plus ou moins sous une impression pénible, mais sans être découragés. A mesure que les calamités s'accumulaient, l'énergie de chacun de nous semblait s'accroître ; il en était de même dans tout Paris, et il devait en être de même bientôt dans toute la France. Il y a des races que le malheur foudroie, il en est d'autres qu'il exalte. Nous ne songions qu'à prendre une revanche, et Germer se montrait le plus impatient de nous tous.

Cependant les jours passaient sans qu'on fût appel à notre bonne volonté. Mes hommes s'irritaient et accusaient nos chefs de mollesse, ils se figuraient qu'il eut suffi de vouloir et d'oser pour culbuter les Prussiens de leurs positions, moi-même je me surprenais parfois à maugréer tout bas. Notre besogne en effet était ingrate ; elle se bornait à des promenades martiales, à des reconnaissances, pendant lesquelles nous trouvions rarement l'occasion d'échanger un coup de fusil avec l'ennemi, encore cet échange se faisait-il le plus souvent sans grand dommage pour l'un et l'autre camp. Nous tournions autour de Paris comme des écureuils dans une cage et vraiment il y avait de quoi se dégoûter du métier. L'affaire heureuse de Villejuif, où l'on se passa de nous, mit le comble à notre mauvaise humeur.

Un soir pourtant je vis arriver Germer dans une agitation extraordinaire. — Capitaine, me dit-il, on va se battre demain, et nous n'en serons pas encore, on masse des régiments entre Ivry et Bicêtre, le combat sera sérieux. Permettez-moi, je vous en supplie, d'y prendre part. — Il ajouta qu'il connaissait un aide-de-camp du général X.... et qu'il obtiendrait sûrement la faveur de se joindre à l'état-major ; puis il se mit en campagne, et revint deux heures après avec l'assurance qu'il pourrait assister au combat du lendemain.

Nous étions cette nuit-là de garde aux avant-postes, près des Hautes-Bruyères. La nuit était très obscure, mais calme : de temps en temps, un rayon électrique, partant de l'un des forts, jaillissait dans les ténèbres, et pro-

menait son jet de flamme dans les profondeurs de la campagne ; tout s'éclairait alors, bois, coteaux, vallées : on voyait apparaître en une vision rapide l'ennemi silencieux, menant dans l'ombre ses redoutables travaux, les patrouilles furtives glissant au coin des bois, et les sentinelles prussiennes immobiles comme la mort, et que trahis ait seule quelque rare étincelle allumée sur l'acier de leurs armes par la clarté magique. C'était vraiment un rare spectacle, et que rendait plus saisissant le solennel silence de la nuit.

Je ne pouvais dormir, et le froid bientôt devenait intense, je me suis mis à marcher de long en large, en prenant soin toutefois d'éviter mes compagnons. J'arrivai ainsi à un banc de pierre qui, la veille au soir, nous avait servi de table pour la soupe, et sur cette pierre je vis Germer assis ; lui, non plus ne dormait pas. Il me fit place sans rien dire. En face de nous s'élevait la chaîne élégante des hauteurs que domine la redoute de Chatillon ; plus bas, à nos pieds, Arcueil, Cachan, la vallée de la Bièvre semblaient dormir dans un suaire de vapeurs glaciales ; mais l'obscurité nous cachait toutes choses, sauf dans les rares instants où passait comme un éclair le regard éteignant du phare. Tout surgissait alors, tout semblait révéler : les arbres, les maisons, les rochers sortaient de l'ombre, pareils à des spectres qui se dressent hors du sépulcre, puis tout retournait au pouvoir de la nuit.

Qui peut dire d'où nous viennent nos pensées ? Quelles vagues ressemblances ou quels contrastes évoquent nos lointains souvenirs ? Ce petit coin de paysage que j'entrevois à peine, m'en rappela un autre oublié depuis longtemps, un autre où j'avais fait une veillée d'un genre moins austère. Ce souvenir en ramena de plus anciens encore, et je me mis à remonter les longues étapes du passé. A mesure qu'avancait la nuit, je rajeunissais à vue d'œil ; la gravité de mon âge, celle plus lourde encore des événements qui nous accablent, s'évaporaient à ce retour involontaire vers les équipées de ma folle jeunesse. Je ne sais où j'en étais quand la voix de Germer me posa cette brusque question :

— Capitaine, savez-vous ce que c'est que la peur ?

— La peur !... mais oui, parbleu ! La première fois que je me risquai à faire une déclaration galante, je sus ce que c'est que cette

maladie-là. J'étais plus mort que vif, et je tremblais comme la feuille du saule. Je n'avais pas tort, car au premier mot que je dis on me mit à la porte. C'était une jolie brune, à l'air éveillé et bon-enfant ; mais elle était rudement fidèle à mon colonel... j'oubliais de dire que c'était son mari... Eh ! croiriez-vous que je n'ai jamais osé me présenter devant elle ; je demandai à permute...

— Mais capitaine, à la guerre, vous n'avez jamais eu peur, vous ? la première fois que vous avez vu le feu ?

(A continuer.)

(Journal la Patrie.)

POSTE AUX LETTRES.

La goélette postale *Stella-Maris*, partant pour Halifax le dimanche 12 du courant prendra une malle pour l'Europe et les États-Unis d'Amérique.

On recevra à la Poste le samedi jusqu'à 6 heures précises du soir, les lettres affranchies en numéraire au guichet du bureau.

Les lettres pourront être jetées dans la boîte supplémentaire de la rue Joinville jusqu'à 8 heures 3/4, et dans la boîte du bureau de la Poste jusqu'à 9 heures précises.

Mouvements de l'état civil des îles Saint-Pierre et Miquelon pendant l'année 1870.

DÉSIGNATION DES COMMUNES	NAISSANCES		DÉCÈS		MARIAGES
	SEX MASCULIN	SEX FÉMININ	SEX MASCULIN	SEX FÉMININ	
SAINT-PIERRE.					
Population sédentaire...	61	64	35	26	27
Id. flottante.....	"	2	32	"	
	61	66	67	26	
TOTAL....	127	93			
MIQUELON ET LANGLADE.					
Population sédentaire...	11	12	8	9	8
Id. flottante,....	"	"	1	"	
	11	12	9	9	
TOTAL....	23	18			
TOTAUX GÉNÉRAUX...	150	111	111	35	

ÉTAT CIVIL.

SAINT-PIERRE.

NAISSANCE.

4 février Durand (Jos. p'ti-Nicolas-Désiré-Eugène).

6 — Leguicher (Léontine-Jeanne).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Faites à l'Hôpital maritime de Saint-Pierre, du 31 janvier au 6 février 1871.

DATES	HAUTEUR DU BAROMÈTRE en millimètres.		TEMPÉRATURE EXTÉRIEURE au nord et à l'ombre.		TEMPÉRATURE.	DIRECTION du VENT.	FORCE du VENT.	ÉTAT GÉNÉRAL DU CIEL.	PHÉNOMÈNES DIVERS.
	10 heures du matin.	4 heures du soir.	10 heures du matin.	4 heures du soir					
31	766	766	-6	-5	-12	N.-E.	1	Ci.-Cu.-Str.	
1	748	748	4 5	1 5	-8	S.-O.	2	Ni.	Pluie. Brume.
2	759	758	-5	-4	-8	N.	2	Ci.-Cu.-Str.	Halo.
3	737	734	-1	-6	-12 5	S.-O.	2	Ni.	Neige.
4	730	725	-7 5	-5	-17	N.-O.	4	Ni.	Neige.
5	731	733	-12	-13	-18 5	N.-O.	5	Ni.	Neige.
6	745	749	-4 5	-1 8	-9	O.	2	Ni.	Neige.